

Version de travail de :

Boutroy Eric, 2007, « Les alpinistes en Himalaya : Héros ordinaires et robinsons d'altitude », *La Quinzaine Littéraire*, n° spécial Anthropologie et sociologie du sport, août 2007

Loin de l'âge d'or de la conquête élitiste (et parfois nationaliste) des plus hauts sommets du globe au mitan du 20^{ème} siècle, les cimes himalayennes sont devenues depuis un quart de siècle un terrain de jeu pour un nombre croissant d'alpinistes vagabonds. Car, dans l'ombre des ascensions extrêmes de quelques grimpeurs médiatiques, s'est développé discrètement un himalayisme ordinaire fait de plus humbles expéditions amateurs ou commerciales (encadrées par des professionnels et des opérateurs spécialisés). Ainsi le nombre d'expéditions annuelles au Népal est passé d'une moyenne d'une vingtaine en 1950-60, puis d'une soixantaine à l'orée des années 1980 à près d'un millier en 2000. Si certains « 8 000 » et même l'Everest sont maintenant proposés dans des catalogues, cela ne doit pas cacher que la majorité des expéditions se déroulent sur des sommets « modestes » de 6 000 mètres. D'autant plus que cette activité s'est relativement banalisée et marchandisée, le regard ethnologique invite à s'étonner de ces périple singuliers qui consistent à sacrifier quantité de ressources (argent, temps, énergie¹) pour exposer son intégrité à un milieu particulièrement inamical. Qu'est-ce qui attire ces hommes (et moins souvent ces femmes) vers le point le plus haut d'une inhospitalière éminence de roc et de neige pour, aux conditions drastiques que les compétences, la forme et la volonté se soient parées de chance, y faire quelques photos de visages barbus, desquamés et à l'œil éteint ?

Pour comprendre ce que cherchent à vivre et à confectionner les himalayistes à l'occasion de ces voyages dans l'ailleurs et l'altitude, on pourrait déjà évoquer le pouvoir d'enchantement des quatre syllabes « Himalaya » dans notre société. Lorsque le déplacement se ressource au mythe de l'aventure, se découvrir au miroir d'un Orient voulu merveilleux dont les réalités se font parfois plus troublantes ou décevantes. Approcher, quand ce n'est pas accrocher, quelques unes des montagnes majestueuses qui ont édifié la mémoire alpine. Touriste des interstices fuyant son ombre, l'himalayiste n'échappe pas à ce que Jean-Didier Urbain a joliment appelé le « syndrome de Armstrong », ce fantasme voyageur d'être le premier et le seul. L'importance de la photographie et de l'écriture pendant le périple montre d'ailleurs l'importance de l'objectivation de l'odyssée, pour soi et pour les autres. L'ascension

¹ Selon l'isolement et l'altitude de la montagne visée, la durée d'une expédition varie entre quatre et dix semaines pour un coût s'échelonnant de 2 500 € à plus de 35 000 € (pour l'Everest).

est comme tout voyage une « visite au futur antérieur » (Marc Augé) qui sera cultivée longtemps après le retour.

Révéléateur des rapprochements entre le sport, l'aventure et le tourisme, l'essor des expéditions s'inscrit pleinement dans la banalisation actuelle de l'exploit et de l'héroïsme. Au côté du sportif de haut niveau, l'homme ordinaire peut à son tour (et à sa mesure) se confronter à une nature extrême, escalader là où l'oxygène se fait rare, en d'autres termes dépasser ses limites. A cet égard, l'Himalaya offre la possibilité de franchir des seuils d'altitude symboliques (« faire » un « 6 000 », un « 7 000 » voire un souverain « 8 000 ») qui doivent autant à un fétichisme culturel métrique qu'à des frontières physiologiques. La cime, et les épreuves affrontées (puis racontées) pour l'atteindre, cristallisent ainsi certains ressorts de l'individualisme actuel, depuis l'injonction sociale à la réalisation de soi jusqu'à la recherche de distinction (voyager et escalader plus loin, plus haut). Valorisation de l'effort personnel, du risque librement consenti, de l'adaptation à l'incertain mais aussi de la solidarité nécessaire, l'expédition est en cela une métaphore concrète de la pression méritocratique contemporaine et du « culte de la performance » (Alain Ehrenberg).

Néanmoins, le sens des pratiques ne s'épuise pas dans leurs objectifs explicites, il a aussi à voir avec les expériences qu'elles suscitent. Partir en expédition, ce n'est pas que chercher à atteindre le sommet d'une montagne exotique et les profits sociaux et symboliques qu'il procure. C'est également une excuse et un moyen de s'autoriser, éphémèrement, une rupture matérielle, sociale et symbolique avec le monde ordinaire.

Le temps d'un huis-clos dans un petit groupe (« *un loft d'altitude* » selon l'expression amusée d'un guide de haute montagne), les himalayistes vont se mettre à l'abri loin de la démesure et de la complexité du monde. Ils vont alors pouvoir jouer à se dépouiller de leurs identifications ordinaires (positions sociales, attaches), des routines et du flot incessant des événements et de l'actualité. La sociabilité expéditionnaire se caractérise alors par un renouvellement des identités et des rapports placés sous le sceau d'une promiscuité intense et d'une hiérarchisation rudimentaire (basée d'abord sur qualités sportives et morales). Sorte de camping extrême, la vie en expédition se caractérise par un renoncement domestique progressif, expérimentation volontaire et temporaire de la précarité : désir du nichage dans une nature sauvage, recentrement sur de petites activités essentielles (se déplacer, dormir, faire fondre de l'eau, boire, se nourrir, gérer sa survie), acceptation de l'inconfort, de la souffrance et même d'une certaine dose de risque... Cet affranchissement social s'exprime également dans un « débridement contrôlé des mœurs » (Norbert Elias), un jeu assez subtil et codifié d'ensauvagement temporaire : relâchement (parfois régressif) des normes de

conduites, renoncement hygiénique, mise en jachère de l'apparence... Une expédition a donc quelque chose d'une robinsonnade d'altitude qui rappelle ainsi de manière théâtralisée qu'un voyage n'est pas qu'un déplacement dans l'espace, mais est aussi un changement d'état.

En définitive, l'expédition peut se comprendre comme une vie suspendue, une parenthèse liminaire où ses acteurs dénouent paradoxalement l'ordinaire pour mieux s'y replonger ensuite. Expérience carnavalesque et sésame héroïsant, l'alpinisme en Himalaya ne cristallise-t-il pas cette injonction sociale à devenir maître de son propre destin, miroir grossissant de l'émancipation ambiguë de l'individu moderne ?

Eric Boutroy

Chercheur au CRIS (Lyon I) et à l'IDEMEC (Aix-Marseille I)

Après avoir mené une thèse d'anthropologie sur l'alpinisme en Himalaya, Eric Boutroy poursuit aujourd'hui ses recherches en observant la réappropriation contrastée des sports de montagnes dans d'autres sociétés : engouement populaire pour les loisirs montagnards en Iran ou accommodation du métier de guide de haute montagne au Népal.